

Dominique Pinelli

Vendanges amères

Dominique Pinelli

Vendanges amères

© Dominique Pinelli, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5116-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1.

Il arrête net la voiture devant l'homme qui le menace d'un revolver, le laisse ouvrir brutalement la portière, sauter sur le siège. Il sent le canon de l'arme contre sa joue.

— Ne fais pas le mariole. Repars tout de suite.

— Eh, du calme, c'est chaud votre truc. Vous venez de vous en servir ou quoi ?

— Tu as deviné, et je vais m'en resservir si tu ne m'obéis pas tout de suite. Démarre !

Il obéit. À peine surpris, il ne semble pas impressionné. Il enclenche la première, se tourne vers l'intrus qu'il dévisage froidement.

— Alors c'est vous ?

— Comment, c'est moi ?

Il passe la seconde, puis la troisième, aussi calmement que l'aurait fait un chauffeur de taxi ordinaire.

— Vous voulez qu'on sorte de la ville, je suppose ?

Sans attendre la réponse, il passe sous le tunnel menant à la route des bords du Rhône et s'écarte des remparts. Son passager essaie de comprendre. Se pourrait-il que... ? Mais non. La voiture qui l'attendait a fait demi-tour en l'abandonnant, et il est monté dans le premier véhicule qu'il a pu arrêter. Ce n'est pas un complice. Mais alors pourquoi a-t-il une expression impassible ? Il est impeccablement rasé. Son profil anguleux souligne le regard acéré, avec quelque chose d'un aigle. Ses mains sont fixées sur le haut du volant, les poignets en partie recouverts par les manches d'une chemise bleue impeccable, trop sérieuse pour être celle d'un vacancier. Il devrait y avoir une veste à l'arrière, pour compléter la panoplie, mais la banquette est vide. S'il ne travaille pas, pourquoi est-il habillé ainsi, en plein été ? L'homme redresse l'arme que ses courtes réflexions lui ont fait relâcher. Le conducteur, dédaignant son geste, se tourne un instant, le scrute d'un regard neutre, curieux, presque détaché. Il voit un visage rouge de sueur, d'où émerge un regard qui se voudrait farouche mais ne réussit à

transmettre qu'une impression d'affolement. La dureté qu'il voudrait montrer ne peut cacher un immense désarroi. Le tee-shirt, trempé de sueur lui aussi, témoigne d'une course, une course-poursuite certainement.

— Tu vas filer vers Orange, vite fait.

— Vous avez couru pas mal, avant d'arriver jusqu'à moi, on dirait.

— Tu m'attendais, ou quoi ? demande-t-il machinalement, en se reprochant aussitôt d'avoir posé la question qui révèle son improvisation.

— On attend toujours quelqu'un qui doit arriver.

— Ne fais pas le malin, tu risques gros.

— Et vous, vous risquez quoi, au fait ? Vous braquez les automobilistes par flemme de payer le bus ou c'est plus sérieux ? Et vous tutoyez du premier coup ? Si c'est pour entrer dans l'intimité, moi c'est Raymond.

— Je me fous de qui tu es, figure-toi.

— Tu n'es pas le seul, dit Raymond d'un ton amer. D'ailleurs, je ne suis plus tout à fait sûr d'être quelqu'un. Cherche mes papiers, tu vas avoir des surprises.

L'ordre est insensé, mais il ne peut s'empêcher de balayer du regard l'intérieur de la voiture. Rien sur les sièges, ni dans les poches des portières. Même pas les objets familiers qui font de tout habitacle un intérieur, paquet de cigarettes, photos, courrier négligé, babioles abandonnées et installées à demeure, traces d'humanité dans la mécanique. Non, l'intérieur est vide, désert.

— Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse, que tu n'aies pas tes papiers ? Tu crois que je suis de la police ?

Raymond a un sourire de dépit.

— La police, elle s'en fout, comme tous les autres. On me les a volés, mes papiers, si tu veux le savoir. Je ne suis plus personne à partir de maintenant, aussi vide que cette bagnole. Alors maintenant si je disparaissais, je rejoins mes papiers dans le néant, ou ailleurs. C'est sans importance.

La remarque ébranle son passager. Ou il est très fort, ou il est fou, pense-t-il. Restons calmes.

— C'est pas parce que t'as perdu tes papiers que tu disparais, Raymond. La bagnole n'est pas vide. J'y suis. Alors tu commences par prendre gentiment la direction d'Orange, puis...

Le visage de Raymond se rembrunit. Devant la bifurcation, il accélère, tout droit.

— Espèce de merdeux, je t'avais dit de filer sur Orange ! Il fallait prendre à droite, ne pas continuer sur la route de Carpentras. Tu sais ce que tu risques ?

En le disant, il se rapproche de Raymond, amenant à nouveau le canon de l'arme très près de la peau. Il a essayé de prendre le ton le plus menaçant possible, mais ça sonne faux, il le sent. À qui a-t-il affaire ?

— Regarde le compteur, dit Raymond. Je risque deux choses. Un PV, parce que je suis à cent trente sur une route limitée à quatre-vingt, et une balle dans la tête, si tu ne me loupes pas. Dans ce cas, j'envoie un coup de volant. Si ! Je t'assure, on a le temps. La bagnole se paie quelques magnifiques tonneaux et s'écrabouille contre les glissières, un bâtiment, un arbre, au choix. Si tu t'en sors, on sera obligé de reporter ton procès de quelques années avant de pouvoir recueillir ton témoignage, vu ton état. Mais tu pourras t'en sortir. Avec le choc, il n'est même pas sûr qu'ils retrouvent l'arme. Et puis je ne suis pas Diana, ils ne pousseront pas les investigations aussi loin. Tu ne m'as toujours pas dit comment tu t'appelais. On aime savoir avec qui on voyage, surtout si c'est pour la dernière fois.

La détermination, le calme de Raymond l'exaspèrent. Il y a une chance sur mille qu'on lui ait envoyé ce type pour le tester. Il s'accroche de toutes ses forces à cette pensée et essaie de parler le plus posément possible.

— On va arriver à l'entrée de l'autoroute, alors tu ne vas pas me baiser une seconde fois. Tu la prends, direction Orange. Compris ?

— Ça te ferait rien d'être un peu plus poli, Ducon, et de mettre ta ceinture, pour éviter de te faire coincer connement au péage ?

— Je ne m'appelle pas Ducon, et....

— Fallait pas commencer à être grossier. Quand on était gamins, qu'on jouait aux gendarmes et aux voleurs, on se donnait tout le temps des noms, juste pour l'histoire. Avec ça, tu as vraiment l'impression d'être quelqu'un d'autre. C'est

pour de rire, on disait. On ne voulait pas jouer avec nos vrais noms, c'était trop tôt.

Arrivé à l'entrée de l'autoroute, il ralentit.

— Et maintenant c'est pareil. Si tu crois qu'on ne joue pas avec les noms, Ducon pourrait te convenir, non ? Planque le revolver une seconde au péage. Si on croise un employé, je n'ai pas envie d'une bavure.

Ducon-malgré-lui pose le revolver sur ses genoux et le couvre de la main gauche, le rendant invisible à l'éventuel employé. Il en sent encore la chaleur et commence à être envahi par un sentiment étrange de confiance devant un comportement aussi insolite. Après tout, ils peuvent avoir pensé à un échec et préparé une possibilité de repli. De toute façon, il n'y loupera pas d'un sacré savon. Perdre son sang-froid à ce point parce qu'un type vous court après, ce n'est pas de lui. Nerfs d'acier, réflexes sûrs dans l'action, il avait appris. C'est ça, l'élite. Pas comme ces nuls.

Au péage, l'embranchement pour Orange est tout droit, mais il désobéit à nouveau.

— Où tu vas ?

Raymond tourne, prend la direction d'Avignon Sud sans hésiter, passe toutes les vitesses. Orange est derrière eux, définitivement.

— Et toi, tu vas où ?

— Je vais te buter, cette fois.

— Alors tire tout de suite au lieu de me poinçonner le cou comme ça. À cent cinquante, ce n'est même pas de la roulette russe parce que tu as une chance sur cent, mais ça vaut mieux que de menacer sans arrêt quelqu'un qui ne t'a rien demandé. Y'a des fois qu'on ouvre son tombeau sans s'en apercevoir. Faut assumer, et refermer la dalle au bon moment. Qu'est-ce que tu attends ?

Le visage de Raymond se durcit. Il continue.

— Je n'existe plus, et tu n'existes pas pour moi. Tu es sans nom. Une bête dans mon caveau, peut-être de ceux qui ont passé leur temps à me pourrir la vie. Toi, au moins, tu vas pourrir avec moi. Un accompagnateur. Grouille-toi. C'est désagréable, ce canon.

— À quoi tu joues, bon Dieu ? Si tu veux te flinguer c'est ton affaire. Moi je ne demande qu'une chose, c'est de sortir d'ici intact. T'as qu'à me larguer sur une aire et partir peinard, si vraiment je t'énervé.

La panique l'a envahi. Il y croit, maintenant. Tout ce qu'il vient d'entendre est vrai. Il n'est pas monté dans la voiture d'un complice. Il est tombé sur le seul type au monde qui attendait l'occasion de mourir. Rien à voir avec l'homme ou la femme terrifiés, prêts à faire tout ce qu'il demandait pour avoir la vie sauve. Ah ! Il aurait eu la part belle ! Le choix de la leur accorder ou pas, cette vie, ce prolongement de la vie. La jouissance d'être le maître, au-dessus, imploré. Il se serait vengé.

De quoi tu te serais vengé, au fait ? Lui demande la petite voix d'enfant qui lui tord les tripes depuis des années. Il la fait taire. Elle le hante mais il ne l'a jamais écoutée. Il ne va pas commencer maintenant. Il faut sortir de là, avoir une cavale normale, partir.

— Descendre et essayer avec un autre pèlerin ? Non, mon vieux, t'es monté, tu restes. Entre nous, c'est à la vie à la mort.

Raymond plante un coup de frein brutal. Il voit son passager tourner sur lui-même et glisser les épaules hors de la ceinture. Le bas de la sangle le retient au fauteuil, le fait plier en deux, lui coupant le souffle. Sa main droite bute sur la boîte à gants. Il fait tomber son arme. La voiture tangué sur la voie de gauche. Raymond réussit à se rabattre en dédaignant les klaxons et appels de phare indignés derrière lui. Il écrase à nouveau l'accélérateur. Sa main n'a quitté le volant que pour rétrograder et repartir à toute vitesse, négligeant le pistolet qu'il aurait pu essayer de prendre. Son passager est blême.

— T'es pas un peu fou ? Réussit-il à dire.

— Ton nom. Je veux savoir ton nom. Je veux savoir avec qui je meurs.

— Avec qui ? Puis, sans réfléchir : Christophe.

— Nous y voilà enfin. Christophe, c'est une assurance quand on monte dans une voiture. T'aurais pas dû le dire. Ducon, ça te va mieux que Christophe...

Il eut un léger sourire et le regarda. Christophe le braquait à nouveau. Des taches de sueur supplémentaires avaient fait leur apparition sur le tee shirt. Il avait peur. Sa peau le disait avant son regard. Pour Raymond, il n'y avait pas de

quoi se réjouir. Ce jeune homme blond qui avait fait irruption quelques instants aurait pu être toutes sortes de choses. Il avait essayé d'y croire, malgré sa première impression. La bouée de la dernière heure n'était pas impossible. Mais non. C'était bien ce qu'il avait vu du premier coup. L'ange annonciateur, sous le masque le plus hideux.

— Tu vas sortir à Avignon nord et reprendre l'autoroute en sens inverse. C'est ta dernière chance.

Raymond sourit, comme l'instituteur malveillant sourit au mauvais élève qui vient une fois de plus, malgré ses efforts, de répondre à côté.

— Parce que tu crois que j'ai encore une dernière chance ?

— C'est à toi de décider.

— Vraiment ?

— Puisque je te le dis.

— Alors c'est le chantage classique entre l'otage et l'agresseur : la vie sauve si les conditions sont bien remplies ?

— Exactement.

— Un contrat honnête, en somme. Et j'ai des garanties ?

— Ma parole, et je te jure qu'elle a de la valeur.

Raymond jeta un regard sur la main gauche de Christophe.

— Autant de valeur que cette bague ?

— Elle vaut très cher. Elle vient de mon père. J'y tiens beaucoup.

— Commence par me donner cinq euros. On arrive au péage.

Il commence à ralentir. Christophe change le revolver de main et l'enfonce dans les côtes de Raymond.

— C'est le canon de Saint-Christophe ! remarque-t-il., en essayant de se détendre. Il est content de sa remarque. C'est une bonne réplique. Quand il la racontera aux autres, ce sera comme une farce.

Raymond se retourne.

— Et les euros ?

Il plonge l'autre main dans la poche et en ressort quelques pièces tout en restant sur ses gardes, inquiet de voir Raymond lui sauter dessus. Mais Raymond imperturbable, récupère la monnaie et se tourne un instant vers Christophe.

La folie se lit dans son regard.

— Alors, tu démarres ?

— Ta bague, tu veux que je te dise ? Elle est fausse.

Raymond franchit le péage, accélère et file tout droit.

— J'ai dit de retourner sur Orange !

— Qu'est-ce que tu veux que ça me foute ?

Raymond ne ralentit pas. Ignorant les gestes menaçants de Christophe, il poursuit.

— La vie, j'en ai marre, figure-toi. Tu regardes à l'extérieur et qu'est-ce que tu vois ? Un monde coloré vivant, chaud. Et tu te vois dedans, noir et froid, impossible à supporter. T'as beau essayé de t'y faire, vouloir sortir du trou pour voir une lueur, ce n'est pas possible. Alors tu te dis que tu vas en finir. Mais comme en plus tu es lâche, tu n'oses pas. Tu attends un signe, un moment qui te fasse basculer d'un côté ou de l'autre. On te pique tes papiers et tu te sens disparaître en douceur, soufflé comme la flamme d'une bougie par quelqu'un qui ne s'en est pas aperçu, et qui ne le saura jamais. Un éternel salaud quand même. Tu fais un tour en bagnole pour éclaircir tes idées. Encore une fois, tu tournes autour de tous ces gens heureux, tu te dis qu'après tout tu pourrais t'accorder un sursis, et voilà qu'un mec monte dans ta bagnole et *menace* de te tuer.

Il insiste pesamment sur ce verbe.

— La bonne blague ! Comme si c'était une menace ! Mais c'est un cadeau, mon vieux. Parce que ce mec dans ma bagnole, il est comme moi, il ne peut pas se supporter, entrer dans les couleurs du monde. Sauf que lui, au lieu de se regarder en face, il en veut aux autres. Parce qu'en plus il a peur de se voir. Alors il en veut au monde, et il recouvre sa merde d'une couche de haine. Mais elle a beau être épaisse, la couche, elle n'empêche pas que ça pue quand même. On dirait qu'elle ne demande qu'à sortir. C'est terrible, tu vois, mais je préfère